

de Rabelais. La curiosité passionnée des choses de l'esprit y avait gagné jusqu'aux femmes. Le nom de Louise Labé « la belle Cordière », brille seul aujourd'hui d'un éclat qui durera sans doute aussi longtemps que la langue française, mais, à côté d'elle, ni Jeanne Gaillard, ni Clémence de Bourges ne sont indignes de mémoire, ni Claudine et Sybille Scève, les sœurs ou les cousines de Maurice, ni Pernelle du Guillet, qui fut peut-être sa « Délie ». Etaient-elles belles ? avaient-elles toutes ce charme, respiraient-elles toutes cette « décence tendre et cette chasteté voluptueuse » que Michelet, Lamartine, et Renan tour à tour ont vantées dans des pages célèbres (1) ? Leurs œuvres du moins sont bien marquées de cet accent de « mysticité profonde et sensuelle » qui semble de tout temps avoir caractérisé le tempérament lyonnais dans la littérature et dans l'art.

*Puisque de nom et de fait trop sévère
 En mon endroit te puis apercevoir ;
 Ne t'ébabis, si point ne persévère
 A faire tant par art et par savoir
 Que tu lairras d'aller les autres voir :
 Non que de toi je me voulusse plaindre,
 Comme voulant ta liberté contraindre.
 Mais avis m'est que ton saint entretien
 Ne peut si bien en ces autres empreindre
 Tes mots dorés, — comme au cœur qui est tien.*

C'est à Maurice Scève précisément que Pernelle du Guillet adressait ces vers, où l'admiration jalouse de l'élève

(1) Voyez Michelet, *Histoire de France*, t. II ; Lamartine dans ses *Girondins*, livre XLIX, et Renan, *l'Eglise chrétienne*, ch. xxiv.